

CATON LE CENSEUR¹

SES PRINCIPES D'ÉCONOMIE. — PAROLES MÉMORABLES. — GUERRES
EN ESPAGNE ET EN GRÈCE. — SA CENSURE.

Marcus Caton était, dit-on, originaire de Tusculum. Avant de servir dans les armées ou de s'occuper de l'administration des affaires, il vivait dans les terres du pays des Sabins, qu'il avait héritées de son père. Ses ancêtres passaient à Rome pour des gens très obscurs; cependant il loue lui-même son père Marcus, comme un bon militaire et un homme de cœur; il rapporte que Caton, son aïeul, avait obtenu plusieurs fois le prix de la valeur; et qu'ayant perdu dans les combats cinq chevaux de bataille, le peuple, pour honorer son courage, lui en rendit le prix du trésor public. C'était la coutume des Romains d'appeler hommes nouveaux ceux dont les ancêtres avaient vécu dans l'obscurité, et qui commençaient à s'illustrer par eux-mêmes: ils donnèrent donc à Caton le nom d'homme nouveau; mais il disait lui-même que, s'il était nouveau à l'égard des honneurs et de la réputation, il était très ancien par les exploits et les vertus de ses ancêtres. Il ne porta pas d'abord le surnom de Caton, mais celui de Priscus; et ce fut à cause de sa grande sagesse qu'on le nomma Caton, nom que les Romains donnent aux hommes qui ont une grande expérience. Il était roux de visage et avait les yeux de couleur bleue, comme on le voit par cette épigramme, qu'un de ses ennemis fit contre lui:

Tu connaissais ce roux qui mordait tout le monde,
Et dont on redoutait les yeux bleus en couleur.
Aujourd'hui qu'il n'est plus, Proserpine en a peur,
Et défend que Caron le passe sur son onde.

1. On place la vie de Caton le censeur de 241 à 149 avant J.-C.

Un travail assidu, une vie frugale, et l'habitude du service militaire, dans lequel il était entré dès sa première jeunesse, lui lui avaient donné une complexion aussi saine que robuste.

Il regardait la parole comme un second corps, comme un instrument non seulement honnête, mais encore nécessaire à tout homme qui ne veut pas vivre dans l'obscurité et dans l'éloignement des affaires. Il la cultiva donc avec soin et l'exerça habituellement, en allant de tous côtés, dans les bourgs et dans les petites villes voisines de la sienne, plaider pour ceux qui réclamaient son ministère. Il se fit d'abord la réputation d'un avocat plein de zèle, et devint ensuite un orateur distingué. Depuis ce temps-là ceux qui le fréquentaient reconnurent en lui une gravité de mœurs, une élévation d'esprit, qui le rendaient propre aux plus grandes affaires, et capable de s'exercer dans une grande administration. Non content de montrer toujours un parfait désintéressement, en ne prenant rien pour les causes qu'il plaidait, il ne regardait pas même la gloire qu'il en retirait comme digne de le satisfaire. Plus jaloux de s'acquérir de la réputation dans le métier des armes, en combattant contre les ennemis de la patrie, il eut dès sa jeunesse



FIG. 53. — Soldat romain.

le corps tout cicatrisé de blessures honorables qu'il avait reçues. Il dit lui-même qu'il fit à l'âge de dix-sept ans sa première campagne, lorsque Annibal, toujours vainqueur, mettait l'Italie à feu et à sang. Dans les combats, il demeurait inébranlable à son poste, portait des coups terribles, montrait à l'ennemi un visage redoutable, le menaçait d'un ton de voix effrayant, persuadé avec raison, et l'enseignant aux autres, que ces accessoires font souvent plus d'effet sur les ennemis que l'épée qu'on leur présente. Dans les marches, il allait toujours à pied, portait lui-même ses armes, suivi d'un seul esclave chargé de ses provisions. Jamais il ne se mettait en colère contre lui, ou ne lui montrait de l'humeur, quelque chose qu'il lui servit pour ses repas; souvent même, après son service militaire, il l'aidait à faire son ouvrage. A l'armée il ne buvait que de l'eau; seulement, lorsqu'il éprouvait une soif

ardente, il demandait du vinaigre; ou, s'il sentait ses forces trop affaiblies, il prenait, en petite quantité, du vin de médiocre qualité.

Sa maison de campagne était voisine de celle qu'avait habitée Manius Curius, celui qui obtint trois fois les honneurs du triomphe. Caton y allait souvent; et, lorsqu'il considérait le peu d'étendue de cette terre et la simplicité de l'habitation, il pensait en lui-même quel homme ce devait être que Curius, qui, vainqueur des nations les plus belliqueuses, après avoir chassé Pyrrhus de l'Italie et être devenu le plus grand des Romains, cultivait lui-même ce petit coin de terre, et, décoré de trois triomphe, habita toujours une maison si pauvre. Ce fut là que les ambassadeurs des Samnites le trouvèrent assis près de son foyer, faisant cuire des raves, et qu'ils lui offrirent une quantité d'or considérable. Mais il le refusa, en leur disant qu'un homme qui se contentait d'un tel repas n'avait pas besoin d'or; et qu'il trouvait plus beau de vaincre ceux qui en avaient que de le posséder lui-même. Caton s'en retournait, tout occupé de ces pensées; et, examinant de nouveau sa maison, ses champs, ses esclaves et toute sa dépense, il redoublait de travail et réformait tout ce qu'il trouvait chez lui de superflu...

Il y avait alors à Rome un citoyen des plus distingués par sa noblesse et par sa puissance, le plus capable de discerner une vertu naissante, le plus propre, par sa douceur, à la développer et à la pousser vers la gloire : c'était Valérius Flaccus. Ses terres touchaient à la maison de campagne de Caton, dont il avait appris, par ses esclaves, la manière de vivre et l'application au travail. Il était charmé de savoir que, dès le matin, il allait dans les villes voisines plaider pour ceux qui l'en priaient; que de là il revenait dans son champ, où, vêtu d'une simple tunique pendant l'hiver, et nu si c'était l'été, il labourait avec ses domestiques, et, après le travail, les admettait à sa table, où il mangeait du même pain et buvait du même vin qu'eux. Comme les esclaves de Valérius rapportaient tous les jours à leur maître plusieurs traits de la modération et de la bonté de Caton, qu'ils lui citaient quelque une de ses sentences pleines de sens, Valérius le fit prier un jour à dîner. Depuis il l'invita souvent; et, ayant reconnu en lui un caractère doux et honnête, qui, comme une bonne plante, ne demandait qu'à être cultivé et transplanté dans un meilleur sol, il lui persuada d'aller s'établir à Rome et de s'y occuper des affaires publiques.

Ses plaidoyers lui firent bientôt des admirateurs et des amis, et le crédit de Valérius lui attira de la considération et l'avança aux honneurs : il fut d'abord tribun des soldats, ensuite questeur. Sa conduite dans ses premières charges lui ayant acquis beaucoup de réputation et d'autorité, il exerça avec Valérius Flaccus les premiers emplois de la république, et fut son collègue dans le consulat et dans la censure...

Caton, envoyé questeur sous Scipion à la guerre d'Afrique, voyant que ce général vivait avec sa magnificence ordinaire, qu'il prodiguait sans ménagement l'argent à ses troupes, l'en reprit avec liberté, et lui dit que le plus grand mal n'était pas dans cette dépense excessive, mais dans l'altération de l'ancienne simplicité des soldats, qui employaient en luxe et en plaisirs le superflu de leur paye. Scipion lui répondit qu'il n'avait pas besoin d'un questeur si exact; que dans la guerre il allait à pleines voiles, et qu'il devait compte à la république non des sommes qu'il aurait dépensées, mais des exploits qu'il aurait faits. Sur cette réponse, Caton le quitta dès la Sicile; et, de retour à Rome, il ne cessa de dire hautement dans le sénat, avec Fabius, que Scipion répandait l'argent sans mesure; qu'il passait, avec la légèreté d'un jeune homme, les journées entières aux théâtres et dans les gymnases, comme s'il n'eût eu que des jeux à célébrer et non à faire la guerre. Ces plaintes déterminèrent le sénat à envoyer vers Scipion des tribuns chargés de le ramener à Rome s'ils trouvaient que ces accusations eussent du fondement. Scipion leur ayant fait voir que la victoire dépendait des préparatifs qu'on faisait pour la guerre; que les amusements qu'il prenait avec ses amis dans ses moments de loisir et les dépenses qu'il faisait ne l'empêchaient pas de suivre avec activité les affaires importantes, ils le laissèrent s'embarquer pour aller faire la guerre en Afrique.

L'éloquence de Caton augmentait chaque jour son crédit : on l'appelait le Démosthène romain; mais c'était surtout son genre de vie qu'on estimait et qu'on louait davantage; car le talent de la parole était dès ce temps-là un objet d'émulation pour les jeunes Romains, qui s'efforçaient à l'envi de se surpasser les uns les autres. Mais de voir un citoyen qui, conservant l'ancien usage de cultiver la terre de ses propres mains, se contentait d'un dîner préparé sans feu et d'un souper frugal, qui ne portait qu'un habit simple, habitait la maison la plus commune et aimait mieux n'avoir

pas besoin de superflu que de se le donner, rien n'était alors plus rare. La vaste étendue de la république lui avait déjà fait perdre l'antique pureté de ses mœurs; la multitude immense des affaires et le grand nombre de peuples qu'elle embrassait dans son empire avaient introduit à Rome une grande variété de mœurs; et l'on y voyait les manières de vivre les plus opposées. Caton était donc avec justice l'objet de l'admiration publique, lorsqu'au milieu de tous les autres citoyens, qu'on voyait, amollis par les voluptés, succomber aux moindres travaux, il se montrait seul invincible et à la peine et au plaisir, et cela, non seulement dans sa jeunesse et lorsqu'il brigait les honneurs, mais dans sa vieillesse même, et sous les cheveux blancs, après son consulat et son triomphe : il était comme un courageux athlète qui même après la victoire continue ses exercices, et ne les cesse qu'à sa mort. Jamais, écrit-il lui-même il ne porta de robe qui coûtât plus de cent drachmes; tant qu'il commanda les armées, et même pendant son consulat, il ne but d'autre vin que celui de ses esclaves; pour son dîner, on n'achetait pas au marché pour plus de trente as* de provisions; et en tout cela il n'avait en vue que sa patrie, et ne se proposait que de se faire un tempérament plus robuste, plus propre à soutenir les fatigues de la guerre. Ayant trouvé, dit-il encore, dans la succession d'un de ses amis, une tapisserie de Babylone, il la fit vendre sur-le-champ; de plusieurs maisons de campagne qu'il avait, aucune n'était blanchie; il n'avait jamais acheté d'esclave au-dessus de quinze cents drachmes*, parce qu'il voulait non des gens bien faits et délicats, mais des hommes robustes, capables de travail, qui pussent mener ses bœufs et panser ses chevaux; et même lorsqu'ils devenaient vieux il les faisait vendre, pour ne pas nourrir des bouches inutiles. En général, il pensait que rien de superflu n'est à bon marché; qu'une chose dont on peut se passer ne coûtât-elle qu'une obole*, est toujours chère; qu'il faut préférer les terres où il y a beaucoup à semer et à faire de l'élevage à celles qui demandent d'être souvent ratissées et arrosées.

Les uns regardaient cette conduite comme un effet de son avarice; d'autres disaient qu'en se resserrant dans des bornes si étroites il avait en vue de corriger ses concitoyens et de les porter à la frugalité. J'avoue cependant que se servir de ses esclaves comme des bêtes de somme, les chasser ou les vendre quand ils sont devenus vieux, c'est en agir trop durement; c'est avoir l'air

de croire que le besoin seul et l'intérêt lient les hommes entre eux. Mais peut-on ignorer que la bonté s'étend beaucoup plus loin que la justice? que si nous observons les lois et l'équité envers les hommes, les animaux eux-mêmes sont l'objet de la bienfaisance et de la bonté, sentiments qui découlent de cette riche source d'humanité que la nature a mise en nous? Ainsi, nourrir des chevaux ou des chiens lors même qu'ils sont épuisés de travail, ou quand ils ont vieilli, c'est le propre d'un homme naturellement bon.

Le peuple d'Athènes, après avoir bâti l'Hécatompédon, renvoya toutes les bêtes de charge qui avaient travaillé à la construction de cet édifice, et les laissa paître en liberté tout le reste de leur vie. Un de ces animaux vint un jour, de lui-même, se présenter au travail; il se mit à la tête des bêtes de somme qui traînaient des chariots à la citadelle, et, marchant devant elles, semblait les exhorter et les animer à l'ouvrage. Les Athéniens ordonnèrent, par un décret, que cet animal serait nourri jusqu'à sa mort aux dépens du public. Près du tombeau de Cimon, on voit encore la sépulture des juments qui lui avaient fait remporter trois fois le prix aux jeux olympiques. Plusieurs Athéniens ont fait enterrer les chiens qui avaient été comme nourris et élevés avec eux. Lorsque le peuple quitta la ville pour se retirer à Salamine, et que l'ancien Xanthippe s'embarqua avec les autres citoyens, son chien suivit à la nage la galère de son maître, et expira en arrivant au rivage : Xanthippe le fit enterrer sur la côte, où l'on voit encore son tombeau. En effet, il ne faut pas se servir des êtres animés comme on se sert de souliers ou d'autres effets de cette espèce, qu'on jette lorsqu'ils sont rompus ou usés par le service. On doit s'accoutumer à être doux et humain envers les animaux, ne fût-ce que pour faire l'apprentissage de l'humanité à l'égard des hommes. Pour moi, je ne voudrais pas même vendre un bœuf qui aurait vieilli en labourant mes terres; à plus forte raison je me garderais bien de renvoyer un vieux domestique, de le chasser de la maison où il a vécu si longtemps et qu'il regarde comme sa patrie; de l'arracher à son genre de vie accoutumé; et cela pour une modique somme d'argent que je retirerais de la vente d'un homme qui ne serait pas plus utile à celui qui l'aurait acheté qu'à moi qui l'aurais vendu. Mais Caton semblait en faire gloire; et il dit lui-même qu'il laissa en Espagne le cheval qu'il montait à la guerre pendant son consulat, afin de ne pas porter en compte à la république ce que

son passage par mer aurait coûté. Cette manière d'agir doit-elle être attribuée à de la magnanimité ou à de la mesquinerie? J'en laisse la décision au jugement du lecteur...

Voici quelques-unes de ses paroles les plus mémorables.

Un jour le peuple romain demandait instamment et hors de propos qu'on lui fit une distribution de blé. Caton, qui voulait l'en détourner, commença ainsi son discours: « Citoyens, il est difficile de parler à un ventre qui n'a point d'oreilles. » Une autre fois il blâmait la dépense prodigieuse que les Romains faisaient pour leur table, et disait qu'il n'était pas facile de sauver une ville où un poisson se vendait plus cher qu'un bœuf. Il comparait les Romains aux moutons, qui chacun en particulier n'obéissent pas au berger, mais suivent les moutons qui les précèdent. « De même, disait-il aux Romains, quand vous êtes ensemble, vous vous laissez conduire par des hommes dont chacun de vous séparément ne voudrait pas suivre les avis. » Dans un discours qu'il prononça contre l'autorité excessive des femmes: « Tous les hommes, dit-il, commandent aux femmes, nous, nous commandons à tous les hommes, et nos femmes nous commandent! » Ce mot semble pris des Apophthegmes de Thémistocle, à qui son fils faisait faire ce qu'il voulait par le moyen de sa mère. « O femme! disait-il, les Athéniens, gouvernent les autres Grecs, je gouverne les Athéniens; tu me gouvernes, et tu es gouvernée par ton fils! qu'il use donc sobrement d'une puissance qui, tout fou qu'il est, le met au-dessus de tous les Grecs. »

Il comparait ceux qui briguaient souvent les charges à des hommes qui, ne sachant pas leur chemin, voulaient, de peur de s'égarer, avoir toujours des licteurs devant eux pour les conduire. Il les blâmait de nommer souvent les mêmes magistrats. « Il faut, leur disait-il, ou que vous regardiez les fonctions de la magistrature comme bien peu importantes, ou que vous trouviez bien peu de gens capables de les remplir. »

Les Romains avaient choisi pour envoyer en Bithynie trois ambassadeurs, dont l'un était goutteux, l'autre avait un vide dans le crâne, par une suite du trépan, et le troisième passait pour fou. Caton dit, en plaisantant, que les Romains envoyaient une ambassade qui n'avait ni pieds, ni tête, ni cœur. L'affaire des bannis d'Achaïe était fort agitée dans le sénat: les uns voulaient les renvoyer dans leur patrie, les autres s'y opposaient; Caton, que

Scipion, à la prière de Polybe, avait voulu intéresser en faveur de ces bannis, se lève et prend la parole. « Il semble, dit-il, que nous n'ayons rien à faire, à nous voir disputer ici une journée entière pour savoir si quelques Grecs décrépits seront enterrés par nos fossoyeurs ou par ceux de leur pays. » Le sénat ayant décrété leur renvoi, Polybe peu de jours après demanda la permission de rentrer dans le sénat pour y solliciter le rétablissement des bannis dans les dignités dont ils jouissaient en Achaïe avant leur exil; et d'abord il voulut sonder Caton pour savoir quel serait son sentiment. « Il me semble, Polybe, lui répondit Caton en riant, qu'échappé, comme Ulysse, de l'ancre du Cyclope, tu veux y rentrer pour prendre ton chapeau et ta ceinture que tu y as oubliés. » Il disait que les sages tirent plus d'instruction des fous que ceux-ci ne sont instruits par les sages: parce que les sages évitent les fautes dans lesquelles tombent les fous, et que les fous n'imitent pas les bons exemples des sages. Il aimait mieux voir rougir que pâlir les jeunes gens; il ne voulait pas qu'un soldat remuât les mains en marchant ni les pieds en combattant, ni qu'il ronflât plus fort dans son lit qu'il ne criait sur le champ de bataille. Il se moquait d'un homme qui était d'une grosseur extraordinaire. « A quoi, dit-il, peut être utile à sa patrie un corps qui n'est que ventre? » Un homme voluptueux voulait se lier avec lui; Caton s'y refusa. « Je ne saurais, lui dit-il, vivre avec un homme qui a le palais plus sensible que le cœur. »

Il disait que l'âme d'un homme amoureux vivait dans un corps étranger; et que dans toute sa vie il ne s'était repenti que de trois choses: la première d'avoir confié son secret à une femme, la seconde d'être allé par eau où il eût pu aller par terre, la troisième d'avoir passé un jour entier sans rien faire. » Injurié par un homme qui menait une vie très licencieuse: « Le combat, lui dit-il, est inégal entre toi et moi; tu écoutes volontiers les sottises, et tu en dis avec plaisir: moi, je les entends avec peine, et je n'ai pas l'habitude d'en dire. » Voilà le genre de ses réponses; elles font juger de son caractère.

Nommé consul avec Valérius Flaccus, son ami, le gouvernement de l'Espagne que les Romains appellent citérieure lui échut par le sort. Là il commençait à soumettre une partie de ces nations par les armes, et il attirait les autres par la persuasion, lorsqu'il fut tout à coup assailli par une nombreuse armée de barbares, et se

vit en danger d'essuyer une défaite honteuse. Il envoya demander du secours aux Celtibériens qui étaient dans son voisinage, et qui exigèrent deux cents talents¹ pour aller à son secours. Tous ses capitaines regardaient comme indigne des Romains d'acheter à prix d'argent l'alliance des barbares. « Ce marché, leur dit Caton, n'est pas aussi déshonorant que vous le pensez ; si nous remportons la victoire, nous payerons avec l'argent des ennemis ; si nous sommes vaincus, ni ceux qui exigent cette somme ni ceux qui nous la demandent n'existeront plus. » Il remporta une victoire complète et eut depuis les plus grands succès. Polybe rapporte qu'il fit raser en un seul jour les murailles de toutes les villes qui sont en deçà du fleuve Bétis : ces villes étaient en grand nombre, et peuplées d'hommes belliqueux. Caton dit lui-même qu'il avait pris en Espagne plus de villes qu'il n'y avait passé de jours ; et ce n'était pas une forfanterie, car il en avait réellement soumis quatre cents. Outre le butin considérable que ses soldats avaient fait dans ces expéditions, il leur distribua par tête une livre pesant d'argent², et dit qu'il valait mieux les voir s'en retourner tous avec de l'argent qu'un petit nombre avec de l'or. Pour lui, il assure que de tout le butin fait à cette guerre il n'avait eu que ce qu'il avait bu et mangé. « Ce n'est pas, disait-il, que je blâme ceux qui profitent de ces occasions pour s'enrichir ; mais j'aime mieux rivaliser de vertu avec les plus vertueux que de richesse avec les plus opulents et d'avidité avec les plus avarés. » Non content de se conserver pur de toute concussion, il exigea la même exactitude de ceux qui dépendaient de lui. Il avait mené dans son gouvernement cinq esclaves, dont l'un, nommé Paccus, acheta trois jeunes enfants d'entre les prisonniers. Il sut que Caton en était instruit, et il aima mieux se pendre que de reparaitre devant lui. Caton fit vendre les trois enfants et en mit le prix dans le trésor public.

Caton, après avoir reçu les honneurs du triomphe, n'imita pas la plupart des généraux qui, combattant moins pour la vertu que pour la gloire, n'ont pas plus tôt obtenu les premières charges de l'État, le consulat et les triomphes, que, renonçant aux affaires, ils passent le reste de leurs jours dans l'oisiveté et dans les délices. Il se montra toujours prêt à servir ses amis et les autres

1. Environ un million de notre monnaie.

2. Environ quatre-vingt-dix francs de notre monnaie.

citoyens, soit pour les défendre en justice, soit pour les accompagner dans leurs expéditions. Ainsi il suivit, en qualité de lieutenant, le consul Tibérius Sempronius, qui allait faire la guerre en Thrace et sur le Danube ; il accompagna ensuite¹, comme tribun des soldats, le consul Manius Acilius, qui allait en Grèce contre Antiochus le Grand, l'ennemi le plus redoutable des Romains après Annibal. Ce prince avait conquis toutes les possessions de Séleucus Nicanor en Asie, et réduit sous son obéissance plusieurs nations barbares et belliqueuses. Enflé de tant de succès, il déclara la guerre aux Romains, comme aux seuls ennemis qui fussent désormais dignes de lui. Il donnait à cette guerre le prétexte spécieux d'affranchir les Grecs, qui, délivrés depuis peu par les Romains du joug de Philippe et des Macédoniens, étaient parfaitement libres, et qui, vivant selon leurs lois, n'avaient nul besoin de la liberté qu'il leur offrait. Il passa donc en Grèce avec une armée.

S'étant saisi du détroit des Thermopyles et aux fortifications naturelles du lieu ayant ajouté des retranchements et des murailles, il se tint fort tranquille, persuadé qu'il avait de ce côté fermé tout accès aux Romains, qui eux-mêmes désespéraient de forcer jamais de front ces passages. Mais Caton, s'étant souvenu du détour qu'avaient pris autrefois les Perses pour entrer par là dans la Grèce, partit de nuit avec une partie de l'armée. Quand il fut au sommet de la montagne, le prisonnier qui lui servait de guide, s'étant trompé de chemin, s'égara dans des lieux inaccessibles et remplis de précipices. Les soldats étaient dans la frayeur et le désespoir : Caton, qui voyait toute la grandeur du péril, commande aux troupes de s'arrêter et de l'attendre. Il prend avec lui un certain Lucius Mallius, homme très lesté à gravir les montagnes ; et, marchant avec autant de danger que de peine dans une nuit où la lune n'éclairait pas, il grimpe à travers des oliviers sauvages et de vastes rochers qui arrêtaient la vue et les empêchaient de rien distinguer. Ils arrivent enfin à un sentier étroit qui paraissait conduire au bas de la montagne où était le camp des ennemis. Après avoir placé des signaux sur les pointes des rochers les plus faciles à distinguer et qui dominaient le mont Callidrome, ils retournent sur leurs pas, vont rejoindre le gros de l'armée ; et, se remettant en marche, toujours guidés par leurs signaux, ils regagnent le

1. Trois ans après, l'an de Rome 563, 190 ans av. J.-C.

petit sentier, où ils se mettent en ordre pour continuer leur marche.

Ils n'avaient fait encore que peu de chemin lorsque, le sentier leur manquant, ils ne virent devant eux qu'un vaste gouffre. La frayeur les saisit de nouveau, et les jeta dans une cruelle incertitude : ils ignoraient et ne se doutaient même pas qu'ils fussent près des ennemis. Le jour commençait à poindre, lorsqu'un d'entre eux crut entendre du bruit et un instant après voir le camp des Grecs et leurs gardes avancées au-dessous des rochers. Caton fait arrêter la marche et envoie dire aux Firmaniens de venir seuls lui parler. C'étaient des soldats dont il avait toujours éprouvé l'ardeur et la fidélité. Ils accourent aussitôt, et se rangent autour de lui. « Je voudrais, leur dit-il, prendre un des ennemis en vie, pour savoir de lui quelles sont ces gardes avancées, quel est leur nombre, la disposition et l'ordre de toute l'armée, et les préparatifs avec lesquels ils nous attendent. Cet enlèvement veut de la célérité et une audace de lions qui se jettent sans armes sur des animaux timides. » Il avait à peine fini que les Firmaniens, s'élançant tels qu'ils sont du haut des montagnes, fondent à l'improviste sur les premières gardes, les chargent, les dispersent et enlèvent un soldat tout armé, qu'ils mènent à Caton. Il apprend de cet homme que le gros de l'armée est campé dans les détroits avec Antiochus et que les hauteurs sont gardées par six cents Étoliens d'élite.

Caton, méprisant leur petit nombre et leur sécurité, ordonne aux trompettes de sonner; et, mettant le premier l'épée à la main, il marche à eux avec de grands cris. Dès qu'ils voient les Romains descendre des montagnes, ils prennent la fuite et gagnent leur camp, qu'ils remplissent de trouble et d'épouvante. En même temps Manius, au bas des montagnes, donne l'assaut, avec toutes ses troupes, aux retranchements d'Antiochus et les emporte. Ce prince, blessé à la bouche d'un coup de pierre qui lui brise les dents, est forcé, par la douleur, de tourner bride et de se retirer. Dès lors aucune partie de son armée n'ose tenir tête aux Romains; et quelque difficile que soit la fuite dans des lieux escarpés et presque impraticables, environnés de marais profonds et de rochers à pic, le long desquels ils glissaient et ne pouvaient se soutenir, ils se jettent dans ces détroits, se poussent les uns les autres; et la peur qu'ils ont du fer des ennemis les fait courir à

une mort inévitable. Caton, qui jamais, à ce qu'il me paraît, ne se ménageait les louanges, et qui regardait les éloges qu'on faisait de soi-même comme la suite naturelle des grandes actions, relève avec beaucoup de faste ces derniers exploits. Il dit que ceux qui l'avaient vu poursuivre et frapper les ennemis avaient avoué que Caton devait encore moins au peuple romain que le peuple romain ne devait à Caton; que le consul Manius, encore tout bouillant de sa victoire, l'ayant embrassé, échauffé qu'il était lui-même du combat, le tint longtemps serré entre ses bras, et s'écria de joie que ni lui ni le peuple romain ne pourraient jamais égaler leurs récompenses à ses services. Aussitôt après le combat, Manius l'envoya porter à Rome la nouvelle de ses propres succès : il eut une heureuse traversée jusqu'à Brindes; de là il se rendit en un jour à Tarente, d'où, après quatre jours de marche, il arriva à Rome le cinquième jour après son débarquement, et y porta le premier la nouvelle de cette victoire, qui remplit la ville de joie et de sacrifices. Le peuple en conçut la plus haute opinion de lui-même; il se crut capable de conquérir l'empire de la terre et de la mer. Telles sont à peu près les actions de guerre de Caton les plus dignes de mémoire.

Dix ans après son consulat, il brigua la censure. Cette charge était le comble des honneurs et comme la perfection de toutes les dignités de la république : investie d'un très grand pouvoir, elle donnait surtout le droit de rechercher la vie et les mœurs des citoyens; car les Romains ne croyaient pas qu'on dût laisser à chaque particulier la liberté de se marier, d'avoir des enfants, de choisir un genre de vie, de faire des festins; enfin, de suivre ses désirs et ses goûts, sans être soumis au jugement et à l'inspection de personne. Persuadés que c'est dans ces actions privées, plutôt que dans la conduite publique et politique, que se manifestent les inclinations des hommes, ils avaient créé deux magistrats chargés



FIG. 54. — Soldat grec.